

Profil bio-pathographique du compositeur

Franz Schubert

(1797-1828)

le maître du " lied " allemand *



par M. SCHACHTER **

I. Le curriculum vitæ

Né le 30 janvier 1797 à Lichtenthal, un faubourg de Vienne, Franz Schubert est le fils de l'instituteur Franz, arrivé dans la capitale en 1784, où il se marie avec Elisabeth Vietz, une servante de Silésie, qui lui donne quatorze enfants, dont seulement quatre resteront en vie. Le futur compositeur exhibe, très tôt, une intelligence vive et une facilité dans l'apprentissage du violon, que lui enseigne son père, du piano auquel l'initie son frère Ignace, du chant, de l'orgue et de la basse continue, qui sont la spécialité de son maître de chœur, Michel Holzer. D'ailleurs, très rapidement, tous ces « enseignants » n'auront plus rien à offrir au jeune Franz qui, sans avoir la précocité d'un Mozart (mort huit ans avant la naissance de Schubert), compose en 1810 (donc à 13 ans) une fantaisie pour piano ; à 16 ans, sa première symphonie ; à 17 ans, le célèbre « lied », « Gretchen am Spinnrad » (c'est-à-dire « Gretchen au rouet »), d'après un texte de Goethe ; et à 18 ans, le non moins fameux « lied » : « Erlkönig » (c'est-à-dire « Le roi des Aulnes »), d'après un autre texte de Goethe. Ces œuvres qui lui survivront en lui assurant un prestige mondial n'attirent, lors de leur création, aucune attention, peut-être parce que ce jeune homme timide, modeste, poli et travailleur acharné, qui est toutefois conscient de son talent, ne sait pas encore s'il pourra consacrer sa vie exclusivement à la musique. Il faut vivre et la musique, même à cette époque, n'était pas, par définition, une profession « rentable ». Son père, qui accepte que ce fils consacre ses « loisirs » à la musique, l'astreint à la profession

* Communication présentée à la séance du 21 mars 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Chargé d'enseignement clinique à la Faculté de médecine de Marseille, membre affilié de la Royal Soc. of medicine de Londres.

24, place Castellane, 13006 Marseille.

d'aide-instituteur, et ce n'est que plus tard, lorsque certaines compositions musicales attirent l'attention de quelques amis d'abord, d'un public restreint ensuite, qu'il admettra que Franz devienne un musicien professionnel.

De nombreux dessins ou portraits nous montrent un Schubert tantôt très « flatté », tantôt sans le moindre « fard ». On constate, de fait, que de constitution plutôt pycnique, aux cheveux bruns et bouclés, aux lèvres épaisses et fortement myope (on dit qu'il dormait avec ses lunettes !), Franz était de petite taille (152 cm), d'où la dispense dont il « bénéficie » lors de l'appel sous les armes. Ainsi que l'ont noté certains biographes, Franz Schubert est une sorte de « nègre blanc » et ce d'autant plus qu'il ne soigne pas son « extérieur » ; il est négligent, mal habillé et insouciant...

Il n'est pas facile de « plaire » quand on mène une vie comme la sienne et quand on refuse de faire attention à sa « présentation » en public, dans une ville aussi élégante que Vienne. Pourtant, à 17 ans, il tombe amoureux de Thérèse Grob, âgée de 16 ans, orpheline de père, dont la mère dirige une petite entreprise de lingerie. La jeune fille chante divinement ; il lui dédiera sa première symphonie et sa première messe, les deux composées à 17 ans. Mais cet amour qui dure trois ans s'évanouit car la mère de Thérèse ne consent pas à un mariage avec un jeune homme encore incapable de gagner sa vie. Finalement, Thérèse se mariera avec un riche confiseur et Franz restera seul pour sa vie, puisant ses joies dans son travail, dans ses rencontres avec des amis de plus en plus nombreux et, parfois, fidèles, dans des restaurants, des cafés et des « bistrots », où il mange et boit ou fume, un peu trop... Bien sûr, il y aura également des « rencontres », mais avec des femmes « simples », des domestiques, des femmes de chambre. Schubert est conscient du fait qu'il appartient à la « classe des roturiers ». Ainsi, la belle Pepi Pöcklhofer, femme de chambre d'une comtesse hongroise, qui lui laisse un « souvenir » empoisonné : la syphilis... Cela se passe en 1818, c'est-à-dire à 21 ans, et c'est environ cinq ans plus tard, en 1823, qu'on en verra les suites.

Qui était cette comtesse ?

Il s'agit de Caroline Esterhazy, dont il est l'hôte et le professeur de musique ; il en est amoureux, mais il n'obtiendra jamais rien d'autre qu'une amitié et une admiration sincères. C'est ainsi que Franz se « consolera » avec la femme de chambre, la belle Pepi, dont nous venons de citer le « cadeau », certainement involontaire...

Invité par le comte et, probablement, par Caroline, Franz Schubert reviendra en 1824, sorti d'hôpital, pour s'y reposer, mais aussi pour faire de la musique avec Caroline, qui se mariera vingt ans plus tard et finira sa vie à 46 ans.

La formation musicale de Schubert se résume à bien peu de choses. Sa situation matérielle précaire explique tout. Il entre, en 1808 (à 11 ans), dans un conservatoire de musique ; il y restera jusqu'en 1813 (à 16 ans) où il acquiert, ensemble avec des éléments de littérature, une éducation musicale assez sérieuse, mais guère complète. Il utilise, par contre, tout son temps à composer, non sans prendre quelques leçons de contre-point chez Salieri

(l'ennemi de Mozart), qui reconnaît le talent de son jeune élève et l'encourage à composer. Après les trois années passées au « Konvikt » (nom de ce conservatoire de musique rattaché à l'université de Vienne), Franz restera dix mois dans un séminaire de musique, la Sankt Annen, où il finit une œuvre symphonique qu'il dédie au directeur, Joseph von Lang.

C'est en 1819 (à 19 ans), l'année de l'élaboration de la 4^e et de 5^e Symphonies, que pour la première fois Schubert gagne 100 florins. La marche en avant continue et c'est seulement à partir de 1820 (à 23 ans) qu'il finira par trouver des éditeurs pour certaines de ses compositions (des « lieder » surtout). Il gagne sa vie, mais gaspille aussi ses florins dans les restaurants, les cafés où il boit et il fume trop pour un homme dont la santé est, en 1823 (donc à 26 ans), déjà fragile. Pour certains de ses biographes, il est déjà « sur le lit de la mort » ; une exagération manifeste, car malgré ses symptômes « neurasthéniques », Schubert voyage encore et ne cesse de composer œuvres sur œuvres. On a essayé de mettre « l'alcoolisme » du musicien sur le compte de ses déboires amoureux, de sa solitude, des multiples échecs subis surtout avec ses opéras et ses symphonies, dans une Vienne où brillent les œuvres de Beethoven ; un Beethoven qu'il admire, qu'il voudrait imiter et dont il voudra être l'invité. Mais il y avait aussi, et peut-être, en tout premier lieu, un très douloureux « complexe de laideur » qu'il ne pourra jamais vaincre. Et l'on sait ce que cela signifie pour un artiste qui doit « affronter » la luxueuse capitale de l'Empire austro-hongrois. On ne doit pas sous-estimer non plus le fait que sur environ mille compositions musicales, à peine une centaine sont éditées de son vivant. On devine ainsi la répercussion, sur un sujet sensible, anxieux, « laid », de cette sorte de « cascade » de malchances. Il s'y ajouta aussi — fait tragico-comique — cette histoire presque incroyable : composée en 1822, il envoya sa 8^e *Symphonie* (l'« Inachevée ») à la Société de musique de Graz qui vient de lui décerner le titre de « membre d'honneur ». C'est un certain Hüttenbrenner, musicien, qui la reçoit et constatant qu'il s'agit d'une composition « non finie » selon les canons de l'époque, la met dans un tiroir où elle « dormira » jusqu'en 1860, quand elle sera « découverte » par Herbeck, admirateur de Schubert, et jouée à Vienne, en 1865, c'est-à-dire vingt-cinq ans après la mort de son auteur, enfin reconnu comme un des maîtres de la musique allemande !

Nous avons dit plus haut que l'œuvre musicale de Schubert est quantitativement considérable (voir la liste complète dans la monographie de M. Schneider [8]) étant faite de symphonies, d'ouvertures, de quartettes à cordes, de sonates, de messes, d'œuvres dramatiques, et surtout d'une longue série de « lieder ».

Sans avoir la prétention de porter un jugement sur l'œuvre musicale de Schubert (cela est hors de notre compétence), on sait que, sauf pour les musicologues, le public des mélomanes du monde entier apprécie encore de nos jours, la 4^e, la 8^e et la 9^e Symphonies, le cycle des 24 « lieder » de la « Winterreise » (« Voyage d'hiver »), la « Forelle » (en français « La Truite »), « Gretchen am Spinnrad » (« Gretchen au rouet ») ou « Erlkönig » (« Le roi des aulnes ») et, parfois, les six messes élaborées entre 1814 et 1828, année de la mort du compositeur.

Quittant ce monde le 10 novembre 1828, à 31 ans, et étant déjà connu dans certains cercles artistiques de Vienne (un peu moins dans le reste de l'Autriche !), la capitale ignore ce fait. On ne trouvera dans aucun journal de la capitale l'annonce de son décès...

II. Maladies et mort prématurée de Schubert

Nous utilisons le pluriel et ce parce que les données que l'on possède, provenant aussi bien des lettres du compositeur que celles de ses amis ou bien des témoignages des nombreux médecins qui l'ont soigné, ne permettent pas de tirer des conclusions concordantes et scientifiquement valables.

Le dermatologiste E. Hoffmann (1949), que cite D. Kerner (4), va même plus loin, puisqu'il pense qu'on a délibérément mis à l'écart des lettres et des ordonnances médicales pouvant faire croire qu'il s'est agi d'une syphilis, maladie « honteuse » à cette époque. A ces lacunes, il faut ajouter, en tout premier lieu, le niveau et la qualité des connaissances médicales à un moment où l'on ne mesurait pas encore systématiquement la température des malades, alors que le thermomètre était déjà connu depuis 1790 grâce au professeur Francke; à un moment où il n'était pas encore possible de diagnostiquer scientifiquement la typhoïde (le bacille d'Eberth étant découvert en 1880, soit cinquante deux ans après la mort de Schubert). De même, il n'était pas encore possible de diagnostiquer scientifiquement l'infection syphilitique, pourtant cliniquement connue et soignée avec des sels de mercure. On devait attendre le début du xx^e siècle pour mettre en évidence le tréponème de Schaudin-Hoffmann en 1905.

Schubert est mort prématurément à 31 ans. De quoi s'est-il agi ?

Ses biographes sont pratiquement tous unanimes pour affirmer que tout avait commencé fin 1823, donc à 26 ans, de façon relativement brutale avec un exanthème du cuir chevelu, provoquant une chute des cheveux ; on le tondit et, parce que l'alopecie était massive, on lui conseilla le port d'une perruque pendant qu'il était soigné, dans un service de dermato-syphiligraphie, avec des frictions mercurielles. Il est également question d'une asthénie, de douleurs au niveau des membres supérieurs (douleurs ostéocopes ?) et d'un état dépressif, provoqué par l'ensemble des troubles ci-dessus mentionnés. Quoi qu'il en soit, tout rentre dans l'ordre, la perruque est jetée à la poubelle et le compositeur, rétabli, continue à composer et à entreprendre, en 1824, un second voyage en Hongrie pour revoir Caroline Esterhazy qu'il aime toujours, mais qui se mariera vers 1844, c'est-à-dire seize ans après la mort de Schubert. En 1825, le musicien fait quelques voyages en Autriche seulement, car personne ne l'invite hors des frontières de l'Empire. Personne en Europe ne le connaît ! Sa santé semble être acceptable jusqu'en 1827 quand l'artiste commence à présenter des céphalées chroniques qui ne l'empêchent pourtant pas de composer des « lieder » ou autres œuvres musicales. Fin octobre 1828, étant à table avec ses frères, il est pris subitement d'un malaise ; il ne peut pas manger, se met à vomir, se plaint encore de maux de tête. Pas de diarrhée, ni de fièvre (on n'a pas pris la température !); il est de surcroît anorexique, en dépit des efforts de ses médecins appelés d'urgence. Il est obligé de garder le lit, même si, de temps

à autre, il peut encore lire ou corriger des textes musicaux. On pense ou bien à une typhoïde (maladie endémique dans une Vienne aux canalisations défectueuses et dont l'organisation sanitaire laisse à désirer) et/ou à un « réveil » de la syphilis acquise en 1823 (à 26 ans). Les traitements que l'on prescrit maintenant sont, essentiellement, des frictions mercurielles, des vésicatoires, des saignées, et... des tisanes. L'effet thérapeutique est pratiquement nul. Il y a, cependant, des courtes « accalmies », permettant à Schubert de lire, ce qui incite certaines hésitations quant au diagnostic d'une typhoïde (D. Kerner [4]). En effet, le 17 novembre 1828, le soir, on assiste à l'installation d'un état délirant et subconfusif avec désorientation et méconnaissance des personnes de son entourage ; le malade veut s'enfuir croyant être poursuivi par des personnages malveillants. La perte de la connaissance est totale quand, le 19 novembre à 15 heures, tout est fini. C'est son père qui annoncera l'enterrement pour le 21 novembre. Comme nous l'avons dit plus haut, aucun quotidien de la capitale n'en a fait la mention. Vienne avait perdu, sans le savoir, un de ses fils les plus illustres, le maître du « lied » allemand !

Il n'y eut pas d'autopsie, ni aucune étude anatomique du cerveau et/ou des viscères. Il est vrai qu'à la mort, en 1828, de Schubert, l'anatomie pathologique n'existait pas encore. Par contre, les deux exhumations en 1866 et en 1888, dont l'objectif était le transfert de la dépouille du musicien dans le quartier des artistes de Vienne, ont permis de soumettre le squelette de Schubert à un examen histologique et radiographique : les deux semblent avoir permis l'élimination de lésions de nature syphilitique. On n'a pas pratiqué d'investigations histologiques des os ; aussi la conclusion quant à la nature non luétique des lésions des os est-elle discutable.

En l'état actuel de nos connaissances, le diagnostic de la véritable cause de la mort de Schubert est très difficile.

L'hypothèse d'une fièvre typhoïde (F.H. Franken) est rendue plausible par la symptomatologie et l'évolution, en environ trois semaines de la maladie, avec anorexie, vomissements, dégoût pour toute nourriture, asthénie, et un état délirant avec désorientation et méconnaissance de l'entourage dans la phase finale, alors qu'on n'a pas noté de la diarrhée, ni des crochets thermiques. Mais nous savons déjà que l'on ne prenait pas systématiquement la température des malades, mais que, par contre, la typhoïde, endémique à l'époque, tuait pratiquement 30 % des malades des services hospitaliers de Vienne, et pas de Vienne seulement...

Pour D. Kerner (4), l'origine syphilitique des manifestations pathologiques chez Schubert est basée sur deux éléments, incontestables en eux-mêmes : 1) le fait que la « typhoïde » avait évolué sans fièvre, sans diarrhée, sans insomnies, et qu'encore deux jours avant sa mort Schubert avait demandé à lire ou à consulter des textes musicaux, et 2) le fait (jamais plus démontrable) que le musicien avait contracté en 1818, une syphilis, traitée avec des frictions mercurielles, dans un service de dermato-syphiligraphie, pour un exanthème du cuir chevelu avec alopécie, asthénie et douleurs des membres (douleurs ostéocopes ?). De plus, le musicien avait accusé des céphalées et, surtout, un mois avant l'installation de la soi-disant « typhoïde » en septembre 1828, il avait en plus des céphalées, des sensations vertigineuses et

des bouffées de chaleur. Cet ensemble clinique incite D. Kerner (4) à se demander s'il s'est agi d'une artérite cérébrale oblitérante de nature luétique, qui s'est installée brutalement, traduisant, par la symptomatologie neuro-psychiatrique, une manifestation d'une syphilis tertiaire, devant laquelle les médecins de l'époque étaient totalement désarmés.

Encore une fois, l'absence d'un examen anatomique et (à plus forte raison) histo-pathologique du cerveau et des os (et viscères) rendent l'hypothèse syphilitique séduisante, mais très discutable.

Issu d'un milieu très modeste, Franz Schubert, dont le talent musical s'est manifesté précocement (à partir de l'âge de 10 ans) et dont l'œuvre est considérable par rapport à la brièveté de sa vie, a été pratiquement méconnu de son vivant. A peine une centaine de ses presque mille compositions ont été publiées de son vivant.

La vie de ce célibataire humble, modeste et, certainement, dysmorphophobe, qui meurt en laissant une « fortune » de l'ordre de 63 Gulden (soit approximativement 126 FF de nos jours), est exemplaire par la richesse et la qualité des « cadeaux » artistiques qu'il a laissés alors qu'il n'avait que 31 ans.

Apparemment bien portant jusqu'à l'âge de 26 ans, il présente alors un épisode pathologique suggérant une infection syphilitique secondaire, ayant entraîné un traitement mercuriel dans un service dermatosyphiligraphique. Environ cinq ans plus tard, s'installe brutalement un tableau clinique évoquant, pour certains, une typhoïde mortelle accompagnée, à sa fin, de troubles mentaux ; pour d'autres, un accident vasculaire cérébral, expression tardive d'une syphilis cérébrale.

Ni à cette époque, ni à plus forte raison actuellement, les documents et les témoignages existants ne permettent de conclure, de façon certaine, en faveur de l'une ou de l'autre des deux hypothèses étiologiques.

Disparu prématurément, comme Mozart ou comme Mendelssohn, Franz Schubert, qui a été « découvert » après sa mort, est joué dans le monde entier, même s'il s'agit d'un tout petit nombre de ses créations. Ses « lieder » en ont fait, à juste titre, le maître de ce genre musical.

BIBLIOGRAPHIE

1. L. CROSS M. et EWEN D. — « Encyclopédie des grands compositeurs », édit. Le Club français du livre, Paris, 1956.
2. FRANKEN F.H. — « Das Leben grosser Musiker im Spiegel der Medizin », édit. F. Enke, Stuttgart, 1959.
3. HANDMAN D. — « Schubert », in *Histoire de la Musique*, 2^e vol., Gallimard, Paris, 1963.
4. KERNER D. — « Krankheiten grosser Musiker », édit. F.K. Schattauer, Stuttgart-New York, 1973, vol. 1.
5. LANGE-EICHBAUM W. — « Genie, Irsinn und Ruhm », édit. E. Reinhardt, München-Basel, 1956.
6. MASSIN B. — « Franz Schubert », édit. Fayard, Paris, 1977.
7. SCHACHTER M. — « Névrose dysmorphiques (complexes de laideur) et délire ou conviction délirante de dysmorphie », *Ann. Médico-Psychol.*, 1971, 129, 723-746.
8. SCHNEIDER M. — « Franz Schubert », édit. du Seuil, Paris, 1957.